

Régler les différends, gérer les différences : dynamiques urbaines et savantes à Calcutta au XVIII^e siècle

Kapil RAJ

S'il est un article de foi fondamental de l'historiographie et de la sociologie occidentales, c'est que la ville européenne est l'unique berceau de la modernité et de la vie intellectuelle et universitaire qui l'accompagne¹. Un essai consacré à Calcutta, une ville sud-asiatique, dans un dossier sur « Sciences et villes-mondes », peut donc avoir de quoi surprendre. D'autant plus que, selon les dires mêmes des rares historiens qui ont étudié le premier siècle de son histoire, Calcutta fut une ville stagnante avant que ne vienne la « renaissance » bengalie du début du XIX^e siècle².

Pourtant, Calcutta est bel et bien une ville-monde. Elle trouve tout naturellement sa place dans les toutes premières études sur les métropoles mondiales³. Créée de toutes pièces à partir de 1690 par des agents de la Compagnie anglaise des Indes orientales, elle va se transformer en à peine un siècle d'un ensemble de huttes en terre en la deuxième ville de l'Empire britannique. Principal port de commerce avec l'Inde, elle devient la plaque tournante de l'expansion britannique dès le XIX^e siècle, tant en Asie du sud qu'en Extrême-Orient et dans le Pacifique. Durant la même période, elle émerge aussi comme une des capitales mondiales des sciences, siège de l'*Asiatic Society of Bengal* fondée en 1784. Cette société savante, conçue à l'image de la *Royal Society* de Londres, devient rapidement un puissant outil pour la diffusion – en Asie comme en Europe et en Amérique du Nord – de la production savante de ses membres, qui s'étend de la linguistique et la philologie aux mathématiques et à l'astronomie,

1. Max WEBER, « Die Stadt », *Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, XLVII, 1921, p. 621-772 (trad. *La ville*, Paris, Aubier Montaigne, 1982) ; Charles Homer HASKINS, *The Rise of Universities*, New York, Henry Holt & Co., 1923 ; Jacques LE GOFF, *Les intellectuels au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1957.

2. À titre d'exemple, voir Ranjit SEN, *A Stagnating City: Calcutta in the Eighteenth Century*, Calcutta, Institute of Historical Studies, 2000.

3. Voir par exemple Nisith Ranjan KAR, « Calcutta als Weltstadt », in Joachim Heinrich SCHULTZE (éd.), *Zum Problem der Weltstadt*, Berlin, Walter de Gruyter, 1959, p. 127-158.

la géographie, la géologie et l'économie⁴. C'est dans ses murs, notamment, qu'en 1786 William Jones (1746-1794) proclame l'affinité structurelle entre le sanscrit, le grec et le latin, fondant ainsi l'indologie et la linguistique comparée comme domaines scientifiques. C'est encore à Calcutta que sont créés le premier service cartographique de l'Empire britannique (dans les années 1760), le jardin botanique (en 1787) et, en 1800, la première institution britannique d'enseignement supérieur en Asie – le *College of Fort William* – avec un budget qui n'a rien à envier à ceux d'Oxford et de Cambridge⁵. En effet, dès 1792, la notoriété internationale de Calcutta est telle que, sur les conseils de Thomas Jefferson, l'une des icônes des Lumières outre-atlantique, la jeune fédération américaine y établit son premier consulat en dehors de l'Europe⁶. Enfin, c'est là en 1839 que sont conduites les premières expériences au monde de télégraphie sous-marine⁷.

Il était dès lors possible de présenter Calcutta au miroir des villes européennes modernes, notamment de Londres. C'est en effet ainsi que, voilà encore quelques décennies, les villes créées par les Européens, Calcutta en premier, étaient représentées dans la littérature savante, le but étant de les comparer avec les villes « traditionnelles » prisonnières, elles, des schémas hiérarchiques religieux sud-asiatiques⁸. Dans le cadre de ce numéro thématique, nous aurions pu la présenter comme une antenne occidentale pour la diffusion des sciences et des valeurs modernes à destination d'une population indigène, un lieu par lequel l'Inde aurait connu sa renaissance intellectuelle au début du XIX^e siècle⁹. C'est après tout à Calcutta que furent introduits par des Britanniques, en 1780, les caractères bengalis et devanagari pour l'imprimerie, ainsi que les premiers journaux en anglais imprimés en Inde, faisant de cette ville le berceau du livre imprimé dans le sous-continent¹⁰.

4. Kapil RAJ, *Relocating Modern Science: Circulation and the Construction of Knowledge in South Asia and Europe, 1650-1900*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2007, p. 106.

5. Voir K. RAJ, « L'orientalisme en Inde au tournant du XIX^e siècle : la réponse du mondialisme britannique à l'universalisme de la Révolution française », *Annales historiques de la Révolution française*, 320, 2000, p. 89-99.

6. Agissant sur les conseils de Thomas Jefferson, le président George Washington nomma Benjamin Joy comme premier consul des États-Unis à Calcutta le 19 novembre 1792. Débarquant en avril 1794, Joy ne fut jamais officiellement reconnu par la Compagnie anglaise des Indes orientales, mais fut néanmoins autorisé « à y résider en tant qu'agent commercial assujéti au code civil et pénal de ce pays ». Voir Tyler DENNETT, *Americans in Eastern Asia*, New York, Macmillan, 1922, p. 29.

7. Daniel R. HEADRICK, *The Tools of Empire: Technology and European Imperialism in the Nineteenth Century*, New York, Oxford University Press, 1981, p. 158.

8. À ce propos, voir Kenneth BALLHATCHET, John HARRISON, (éd.), *The City in South Asia: Pre-Modern and Modern*, Londres, Curzon Press, 1980.

9. Dans cette perspective, voir notamment David KOPF, *British Orientalism and the Bengal Renaissance: The Dynamics of Indian Modernization 1773-1835*, Calcutta, Firma KLM, 1969 ; Om Prakash KEJARJWAL, *The Asiatic Society of Bengal and the Discovery of India's Past*, New Delhi, Oxford University Press, 1988 ; et Peter James MARSHALL, « The white town of Calcutta under the rule of the East India Company », *Modern Asian Studies*, 34-2, 2000, p. 307-331.

10. Suniti Kumar CHATTERJI, « Symposia on William Jones », in Kalidas NAG (éd.), *Sir William Jones, Bicentenary of his Birth. Commemoration Volume, 1746-1946*, Calcutta, Asiatic Society of Bengal, 1948, p. 92.

Mais cette approche historiographique est révolue et le modèle civilisateur et diffusionniste qui longtemps a informé les schémas de l'histoire, tout comme ceux des autres sciences sociales, commence à céder face aux démarches récentes, davantage attentives aux spécificités des lieux et de leurs temporalités. Ainsi, pour l'histoire urbaine coloniale, de nombreux travaux font apparaître une réciprocité active, quoique inscrite dans des rapports de pouvoir asymétriques, entre culture matérielle et intellectuelle des différents acteurs en présence dans ces contextes¹¹. C'est dans cette perspective que je me propose d'examiner ici les dynamiques urbaines et savantes dans le développement de Calcutta comme lieu de production des savoirs au XVIII^e siècle. Loin d'avoir affaire à un simple transfert des sciences occidentales, on y est confronté à une construction conjointe de l'activité savante et de la ville. Il s'agira dès lors de mesurer les rapports mutuels entre développement urbain et pratiques savantes dans le cadre d'une réévaluation de la place de la ville en histoire des sciences¹².

Un mot sur le choix des savoirs dont il s'agit dans cet article : le droit, la linguistique, l'ethnographie. Ils paraissent, en effet, très éloignés de l'idée qu'on se fait ordinairement de la science moderne, principalement conçue comme l'espace des mathématiques et des sciences expérimentales. Cependant, l'historiographie des dernières décennies a permis de réévaluer leur contenu et nous invite à considérer au moins autant les savoirs mathématiques et expérimentaux que l'astronomie appliquée à la navigation, le droit, l'histoire naturelle, la médecine, la linguistique, la comptabilité, l'exploration géographique, l'ethnographie... Or, ces derniers savoirs résultaient souvent d'interactions entre les pratiques spécialisées européennes et celles des autres communautés et peuples du monde. Zone de contact entre cultures européennes et asiatiques, Calcutta fournit un exemple de choix pour étudier à nouveaux frais leur élaboration. Mais ce choix de mettre en avant ces savoirs n'implique nullement que d'autres sont absents – au contraire, à cette époque, c'est dans un même mouvement que se construisent « sciences dures » et « sciences du social », mobilisant souvent les mêmes acteurs. Ainsi, depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours, Calcutta a également été un lieu important de production des sciences mathématiques, astronomiques et expérimentales – dans un premier temps au sein de l'*Asiatic Society of Bengal*, puis à l'université créée au milieu du XIX^e siècle.

11. Voir, par exemple, Sanjay SUBRAHMANYAM, « Madras, Chennai and Sao Tomé : an irregular urban complex in Southeastern India (1500-1800) », in Clara GARCIA AYLUARDO, Manuel RAMOS MEDINA, (éd.), *Ciudades mestizas : Intercambios y continuidades en la expansión occidental. Siglos XVI a XIX*, Mexico, Servicios Condumex, 2001, p. 221-239; Luís Filipe BARRETO, « Macao : An intercultural frontier in the Ming period », in Luís SARAIVA (éd.), *History of Mathematical Sciences : Portugal and East Asia II*, Hackensack NJ & Londres, World Scientific Publishing, 2004, p. 1-22; Hélène VACHER (éd.), *Villes coloniales aux XIX^e-XX^e siècles : d'un sujet d'action à un objet d'histoire : Algérie, Maroc, Libye et Iran : essais et guide bibliographique*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2005 ; et plus généralement, Luis A. RIBOT GARCÍA, Luigi DE ROSA (éd.), *Ciudad y mundo urbano en la época moderna*, Madrid, Actas, 1997.

12. Voir Sven DIERIG, Jens LACHMUND, J. Andrew MENDELSON, « Introduction : toward an urban history of science », in ID. (éd.), « Science and the City », *Osiris*, 18, 2003, p. 1-19.

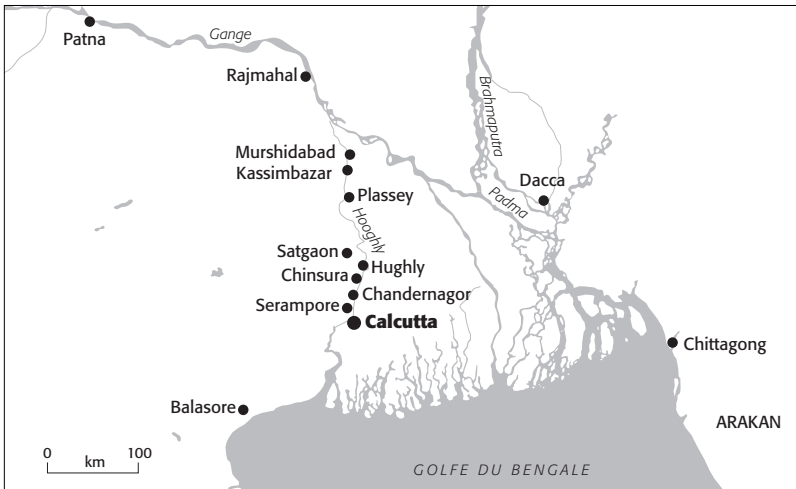
Après une brève description des débuts de Calcutta, j'insisterai notamment sur son caractère composite et sa croissance exponentielle dans les années qui suivirent la conquête britannique du Bengale en 1757, j'analyserai sa construction comme nœud de plusieurs réseaux de circulation, intellectuelle et matérielle, entre les îles Britanniques et la péninsule sud-asiatique aussi bien que l'Asie centrale et occidentale. Comme nous allons le voir, c'est le brassage des pratiques et savoirs – commerciaux, juridiques, religieux, philosophiques et administratifs – organisé notamment dans le cadre de l'administration de la justice qui joue, dans un contexte de pratiques hétérogènes, un rôle crucial dans l'émergence de Calcutta comme capitale savante à l'échelle mondiale à la fin du XVIII^e siècle. Pour terminer, j'illustrerai mon propos par l'analyse des travaux que Sir William Jones, une des figures centrales de ce processus, mena à Calcutta sur l'affinité des langues et l'origine des races humaines. Dans la littérature savante consacrée aux recherches de Jones en ethnologie, linguistique et botanique, cette ville ne sert que de décor. Je m'efforcerais au contraire de montrer qu'elle en est la condition même de production. Alors que les rapports de Jones, de même que ceux de tous les Européens, avec les indigènes sont souvent présentés comme des relations d'individu à individu, cet article se propose de resituer ces relations dans le contexte de la mise en place des institutions urbaines, en particulier celles de la justice, qui fournissent le cadre qui rend possible ces interactions culturelles et qui déterminent ainsi la nature des savoirs négociés à Calcutta.

CALCUTTA, 1690-1757

L'histoire de Calcutta est celle d'une ville qui n'aurait pas dû exister. Jusqu'à la fin du XVII^e siècle, les principaux centres urbains du Bengale étaient situés ailleurs : Rajmahal et Murshidabad au nord, Nadia au centre et Dhaka à l'est. Le port principal de la région, Chittagong, se trouve alors à l'est du delta massif que le Gange forme avec le Brahmapoutre, non loin de la frontière avec l'Arakan, mais il n'a pas d'emprise sur le commerce de la vallée du Gange. Celui-ci est contrôlé par Satgaon¹³, un port plus petit construit sur la rive occidentale du Bhagirathi (connu dans les langues européennes sous le nom d'Hooghly), le principal bras dans le delta du Gange et c'est dans son voisinage, à Bandel, que les Portugais s'établissent durant les années 1530. Cependant, Satgaon pâtit progressivement du lent envasement du fleuve et une partie de sa population marchande, notamment des banquiers et des commerçants originaires du nord et de l'ouest de l'Inde (les *Seth*), se déplace pour s'installer en aval sur la rive opposée, fondant les bourgs de Gobindpour et Sutanati dans le

13. Pour une description contemporaine de ce port, voir le récit du voyage (1563-81) du marchand vénitien, Cesare FEDRICI, *Viaggio di M. Cesare de i Fedrici, nell'India Orientale, et oltre l'India: nelquale si contengono cose diletteuoli de i riti*, Venise, 1587, p. 91-93.

FIGURE 1
LE BENGALE AU XVIII^e SIÈCLE



pargana (département) d'Amirabad¹⁴. Plus accessible aux navires de gros tonnage, Sutanati, comme l'indique son nom – *suta* se traduit par coton et *nati* par balle – est fondé pour le commerce de cotonnades et se développe rapidement pour en devenir un des principaux marchés. Si, au cours du XVII^e siècle, les Néerlandais, les Anglais et, plus tard, les Français construisent leurs comptoirs et ports sur la rive occidentale en amont à proximité de Bandel (respectivement à Chinchura, Hughly et Chandernagor), c'est principalement pour bénéficier des réseaux commerciaux et financiers qui s'étaient déjà développés autour des Portugais afin de financer le commerce intercontinental plutôt que pour les facilités de navigation. Il faut noter que cette infrastructure financière est cruciale à la lumière de l'importance croissante du Bengale dont les exportations représentent près de la moitié du commerce européen avec l'Asie au début du XVIII^e siècle¹⁵.

La fondation, en 1690, par la Compagnie anglaise des Indes orientales, l'*East India Company* (ou EIC), d'un comptoir sur la rive orientale, en aval des établissements de leurs rivaux européens, est le résultat d'événements fortuits. Assiégés à Hughly en 1686 par les Moghols inquiets du nombre croissant des

14. Charles Robert WILSON, *The Early Annals of the English in Bengal, being the Bengal Public Consultations for the first half of the eighteenth century*, Londres, W. Thacker & Co., 1895-1911, vol. I, p. 128.

15. Peter James MARSHALL, *East Indian Fortunes: The British in Bengal in the Eighteenth Century*, Oxford, Clarendon Press, 1976, p. 29.

troupes anglaises, les marchands de l'EIC abandonnent leur factorerie et quatre ans plus tard, le différend réglé, s'établissent près de Dihi Kalkatah, un petit village situé sur un promontoire entre Sutanati au nord et Gobindpour immédiatement au sud. C'est là qu'en 1698, moyennant de généreux pourboires à quelques notables moghols, ils obtiennent une concession (*zamindari*) sur une partie d'un domaine dépendant directement de l'empereur moghol contre une modique rente annuelle¹⁶. Outre la proximité de ces grands marchés de cotonnades, le promontoire surplombe un coude dans le cours du fleuve, permettant ainsi aux Anglais de surveiller les agissements des autres Européens et marchands indigènes établis plus en amont¹⁷. Afin de mieux se protéger, ils érigent une forteresse, le *Fort William*, à côté de la ville aux bords de l'Hooghly.

Cependant, cet emplacement comporte aussi un inconvénient de taille. Outre le fait que la nouvelle enclave est située sur le mauvais côté du fleuve par rapport à l'*hinterland* qui s'étend sur la rive opposée – dans le cas de Calcutta, il faudrait même mieux parler du *vorderland*! – le site est aussi extrêmement malsain. En effet, c'est un vaste marécage qui a même été surnommée « *the city in the swamp* »¹⁸. Alexander Hamilton, capitaine de vaisseau qui, durant les trois décennies qu'il passa dans l'Océan indien, eut l'occasion de visiter Calcutta plusieurs fois jusqu'en 1720, nous dit que les marchands de l'EIC

« ne pouvaient choisir un endroit plus malsain au bord du fleuve. Car, à trois miles au nord-est se trouve un lac salé qui déborde en septembre et octobre; les poissons s'y multiplient, mais en novembre et décembre, une fois l'inondation terminée, ils s'échouent et sèchent sur la berge et leur putréfaction augmente considérablement la mortalité à Calcutta. Une fois, quand j'étais là-bas, on enregistra 460 morts parmi les quelque 1 200 Anglais qui s'y trouvaient »¹⁹.

Quoique cette observation soit crédible, l'estimation de la population anglaise à Calcutta fournie par Hamilton pour le tournant du XVIII^e siècle est exagérée. En l'absence de recensement officiel avant 1821, on estime la population initiale de la ville à dix mille, dont cinq cents Européens comprenant les cinquante et un employés de la Compagnie. Au milieu du siècle, la population s'était multipliée par dix, comptant plus de cent mille personnes — un bon indicateur de la prospérité de la ville.

En ce qui concerne la composition démographique de la ville, on note son extrême diversité ethnique, sociale et culturelle. Nous avons déjà remarqué les origines nord – et ouest – indiennes des marchands-banquiers dont dépendaient l'EIC et l'ensemble des marchands européens pour le financement de

16. British Library, Oriental and India Office Collections (dorénavant OIOC), Bengal Public Consultations (BPC), P/1/1, Expenses for October 1704, f. 111v.

17. En examinant les archives de l'époque, on est frappé par de nombreuses références aux passages des navires hollandais et français devant Calcutta. À titre d'exemple voir *ibidem*, f. 12v, 13r, 18r.

18. Rhoads MURPHEY, « The city in the swamp: aspects of the site and early growth of Calcutta », *The Geographical Journal*, 130-2, 1964, p. 241-256.

19. Alexander HAMILTON, *A New Account of the East Indies* (1727), Londres, Argonaut Press, 1930, vol. 2, p. 5.

leur commerce intercontinental. Ceux-ci sont bientôt rejoints par d'autres originaires du Bengale mais aussi d'autres parties du sous-continent et – grâce à un accord signé à Londres en 1688 – par une petite mais puissante communauté de marchands-banquiers arméniens. Celle-ci fait partie d'une vaste diaspora déjà établie dans les Empires moghol, safavide et ottoman et dans les autres enclaves européennes en Asie du Sud²⁰. Le commerce maritime attire également son propre lot d'entrepreneurs, des Européens mais aussi des marchands des rivages de l'Océan indien. Comme c'est le cas pour les autres comptoirs européens et villes marchandes, une population croissante d'artisans – constructeurs de bateaux, maçons, tisserands, bijoutiers, peintres, charpentiers, menuisiers... – et de petits commerçants s'installent progressivement dans les alentours de Calcutta, donnant lieu à une éclosion de bazars spécialisés. De même que les autres composantes de la ville, cette population a des origines diverses, certains venant des régions avoisinantes, d'autres de bien plus loin. Enfin, étant un immense entrepôt pour le commerce international, de la Chine à l'Europe, la nouvelle ville attire des *dubash* (interprètes-courtiers), *banyan* et autres *gumastha* et *dalal* (fondés de pouvoir et négociants), intermédiaires indispensables pour procurer des marchandises asiatiques et européennes. Des lusophones marquent aussi leur présence, le portugais étant l'une des langues véhiculaires principales aussi bien dans le domaine commercial que juridique. Portugais, Maranes, métisses lusophones... s'établissent aux côtés des Anglais, constituant la deuxième population parlant une langue européenne après l'anglais²¹.

« À Calcutta toutes les religions sont tolérées, remarque encore Alexander Hamilton, sauf le Presbytérien (sic) que l'on rudoie. Les païens portent leurs idoles en procession à travers la ville. Les Catholiques ont leur église pour y loger leurs idoles, et le musulman n'est pas décontenancé; mais il n'y a de polémique qu'entre les membres de la *High-church* et ceux des *Low-churches*, ou entre le parti du gouverneur et les marchands libres sur les points de commerce »²².

Une église portugaise est érigée aux côtés de celle des Arméniens à quelques centaines de mètres au nord du *Fort William* et de l'église anglicane, Sainte-Anne bâtie quelques années plus tard juste à la sortie est du fort. Un grand temple se trouve déjà plus au nord dans Sutanati ainsi que bon nombre de mosquées. Chaque communauté a tendance à résider dans les alentours de son lieu de culte respectif, mais ce n'est pas une règle rigide. Des riches marchands indigènes, ainsi que quelques intermédiaires et, un peu plus tard, des

20. Ronald FERRIER, « The agreement of the East India Company with the Armenian nation, 22nd June 1688 », *Revue des études arméniennes*, n.s., 7, 1970, p. 439. En effet, au début du XVIII^e siècle, la diaspora arménienne s'étendait de Canton et Manille à l'est, jusqu'à Cadix et Amsterdam à l'ouest. Voir Sebouh ASLANIAN, « Social capital, "trust" and the role of networks in Julfan trade: informal and semi-formal institutions at work », *Journal of Global History*, 1-3, 2006, p. 383-402.

21. Cuthbert FINCH, « Vital statistics of Calcutta », *Journal of the Statistical Society of London*, 13-2, 1850, p. 168-182.

22. A. HAMILTON, *A New Account*, op. cit., vol. II, p. 8.

lettrés venus chercher fortune à Calcutta au cours du XVIII^e siècle, s'installent dans le centre-ville aux côtés des marchands européens et agents de l'EIC. Et, bien que le nord de la ville soit désigné « *Black Town* » (ville noire) et que la population soit en grande majorité autochtone, y réside également un nombre non négligeable d'Européens : marins, aubergistes, boutiquiers, prostituées...²³ On relève qu'une des grandes fortunes du nord Calcutta au tournant du XIX^e siècle est une prostituée anglaise²⁴. De la même façon, le centre-ville est habité par des Européens et Asiatiques riches, le sud plutôt par des dirigeants de la Compagnie et quelques marchands et banquiers asiatiques qui y construisent de luxueuses villas. De plus, ces liens intercommunautaires ne sont pas restreints à Calcutta seule : les différentes communautés de la ville maintiennent des relations soutenues avec d'autres groupes ou membres de leur clan présents dans d'autres villes ou comptoirs du sous-continent. Ainsi, il existe des liens forts entre familles de marchands et banquiers nord-indiens à Calcutta, Kassimbazar, Chandernagor et Hughly, entre Arméniens de toutes les villes du sous-continent et de l'Asie centrale et occidentale, ou encore entre les lettrés, sanscritistes ou persanophones, de la région.

Ainsi, la dynamique commerciale, sociale et culturelle, de Calcutta favorise très tôt une culture cosmopolite aussi bien qu'une diversité religieuse et linguistique – persan, hindustani, portugais, anglais, arabe, arménien... sont les langues les plus utilisées, aux côtés du bengali et autres vernaculaires des populations artisanes de la ville²⁵. Cette caractéristique composite n'est pas unique à Calcutta : elle se trouve aussi dans d'autres villes et ports de commerce asiatiques tout comme dans d'autres comptoirs européens de la région, par exemple Madras ou Batavia, ou encore Chandernagor et Hughly. Par contre, elle est largement inconnue ailleurs dans l'Europe occidentale contemporaine. Par exemple, malgré une présence non négligeable de Juifs et de Huguenots cherchant à fuir les persécutions en Europe continentale, ainsi que d'esclaves africains et de lascars asiatiques, la population londonienne est ethniquement beaucoup moins variée à cette époque que celle de Calcutta, et utilise principalement l'anglais comme langue d'interaction²⁶.

Comme nous allons le voir, pour maintenir l'ordre et négocier des contrats dans une ville que d'aucuns décrivent assez justement comme un « bazar cosmopolite »²⁷ – désignant ainsi un phénomène éclectique qui incorpore des éléments

23. AHMAD RIJALUDDIN, *Hikayat Perintah Negeri Bengkulu* [1810], trad. (anglais) Cyril SKINNER, La Haye, Martinus Nijhoff, 1982, p. 57 sq.

24. Voir Soumyendra Nath MUKHERJEE, *Calcutta: Essays in Urban History*, Calcutta, Subarnarekha, 1993, p. 13.

25. Thomas Welbourne CLARK, « The languages of Calcutta, 1760-1840 », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, 18-3, 1956, p. 453-474.

26. Roy PORTER, *London, A Social History* (1994), Londres, Penguin, 2000, p. 157-159. Voir aussi Deborah E. HARKNESS, « "Strange" ideas and "English" knowledge: natural science exchange in Elizabethan London » in Pamela H. SMITH, Paula FINDLEN, (éd.), *Merchants and Marvels: Commerce, Science, and Art in Early Modern Europe*, Londres, Routledge, 2002, p. 137-160.

27. Pradip SENHA, *Calcutta in Urban History*, Calcutta, Firma KLM, 1978, p. XVI-XIX.

des économies traditionnelles d'échanges locaux et régionaux²⁸ à des institutions commerciales importées par des marchands de l'Asie occidentale aux côtés de celles de l'EIC – les questions d'ordre juridique occupent d'emblée une importance primordiale. Déjà, le droit obtenu de l'empereur moghol d'administrer l'un de ses domaines et d'en lever les impôts (*zamindari*) entraîne aux yeux de celui-ci le devoir d'y administrer la justice²⁹. Les Anglais se voient ainsi dans l'obligation d'établir des juridictions pénales (*cutcherry*), civiles et fiscales dès le tournant du XVIII^e siècle. Celles-ci sont calquées sur le système moghol en vigueur dans le reste de la province : la *Fouzdari* (ou *Zamindari*) *Cutcherry* (pour des litiges d'ordre criminel), la *Collector's Cutcherry* (pour des questions d'ordre fiscal) et la *Cutcherry* d'appel³⁰. Afin de statuer sur les différends au sein de la population britannique de la ville selon la « *common law* » anglaise, la *Mayor's Court* (cour municipale) est fondée en 1727³¹. Cependant, celle-ci est vite saisie de conflits entre toutes les communautés résidant à Calcutta³². Pour ne pas simplifier les choses, la juridiction de cette cour est d'emblée contestée par les autres cours de la ville. De plus, l'EIC se croit en droit d'y poursuivre des sujets des royaumes avoisinants, les soumettant à ses propres lois. Sa prétendue souveraineté vis-à-vis du droit moghol donne lieu à de nouvelles tensions entre l'administration anglaise et les Nawabs du Bengale. En 1756, par exemple, ceux-ci se sentent obligés d'envoyer une unité armée à Calcutta pour exiger le retour d'une famille de marchands de soie de Kassimbazar qui s'y était réfugiée³³.

La montée incessante de litiges attire, à son tour, des spécialistes en droit d'autres parties du sous-continent, voire de plus loin. Outre les *dubash* et les *banyan*, un nombre croissant de lettrés asiatiques affluent régulièrement à Calcutta pour rédiger des contrats commerciaux, pour plaider les dossiers litigieux, représenter la compagnie devant les instances mogholes à Hughly ou à Murshidabad, et parfois même pour inventer de nouveaux cadres juridiques

28. Pour le fonctionnement de ces économies, voir notamment Christopher Alan BAYLY, *Rulers, Townsmen and Bazaars: North Indian Society in the Age of British Expansion 1770-1870* (1983), New Delhi, Oxford University Press, 1992, p. 52 sq.

29. Reginald Craufuird STERNDALÉ, *An Historical Account of « The Calcutta Collectorate, » « Collector's Cutcherry, or Calcutta Pottah Office, » from the Days of the zemindars to the Present Time, with a Brief Notice of the Zemindars and Collectors of Calcutta, the Ground Tenure or Land Revenue System, Town Duties, Excise, and Stamp Revenue*, Calcutta, Bengal Secretariat Press, 1885, p. 12

30. *Ibidem*. Voir aussi Atul Chandra PATRA, *The Administration of Justice Under the East-India Company in Bengal, Bihar and Orissa*, Bombay, Asia Publishing House, 1962, p. 11-30.

31. *Affairs of the East India Company (being the Fifth Report from the Select Committee of the House of Commons 28th July, 1812)*, éd. Walter Kelly FIRMINGER, Calcutta, R. Cambay & Co., 1917, vol. I, p. LXXIX sq.

32. Dès son ouverture, le 16 décembre 1727, la cour est assaillie de litiges entre Britanniques et indigènes et entre indigènes eux-mêmes. Voir OIOC, BPC, *Mayor's Court Proceedings, 1727-1728*, P/155/10, f.1r sq.

33. *Bengal in 1756-1757: A Selection of Public and Private Papers Dealing with the Affairs of the British in Bengal during the Reign of Siraj-Uddaula*, éd. Samuel Charles HILL, 3 vols., Londres, J. Murray, 1905, vol. I, p. 280-281 et 266-275 respectivement. Cité par Rajat Kanta RAY, « Calcutta or Alinagar: contending conceptions in the Mughal-English confrontation of 1756-1757 » in Indu BANGA (éd.), *Ports and their Hinterlands in India (1700-1950)*, Delhi, Manohar, 1992, p. 49.

pour des cas inédits³⁴. Ainsi, *pandits* sanskritistes des centres universitaires de Nadia et de Bénarès mais aussi des cours princières du sous-continent, et lettrés persanophones, arabophones et turcophones, originaires de l'Asie centrale ou du sous-continent, y trouvent des emplois en tant que juges, avocats, notaires, scribes ou comme simples fonctionnaires dans les divers départements administratifs de la Compagnie ou de la ville³⁵. Musulmanes ou hindoues, ces élites lettrées ont souvent des relations de parenté avec leurs homologues présents dans les comptoirs voisins et les élites marchandes et politiques des autres parties du sous-continent. Au besoin, ils représentent leurs intérêts dans des négociations commerciales, financières ou politiques avec les habitants de Calcutta.

Ainsi, selon Mary Louise Pratt, Calcutta est à concevoir dès sa fondation comme une « zone de contact » : « un espace dans lequel des peuples géographiquement et historiquement séparés entrent en liaison et établissent des relations suivies, qui peuvent comporter de la coercition, de l'inégalité raciale et des conflits insolubles »³⁶. La ville est, en effet, le point de rencontre de plusieurs réseaux hétérogènes formés par les diasporas familiales de marchands asiatiques (comme c'est le cas des *Seth* et des Arméniens), de lettrés persanophones et sanscritistes, aussi bien que par les vastes organisations quasi étatiques comme la Compagnie des Indes. La collaboration et les négociations entre les différentes composantes de la société urbaine sont de nature organique et sont ordonnées par des institutions urbaines et des dispositifs juridiques qui se mettent progressivement en place. C'est cela qui rend possible l'activité commerciale de la Compagnie des Indes et, plus encore, donne tout son sens à la ville.

Pendant, il faut noter que la Compagnie n'est pas la seule à ordonner le développement urbain. Ce sont, par exemple, les marchands indigènes qui fondent les premiers grands jardins d'agrément de la ville, qui assurent la maintenance des rues et qui, en 1743, financent la construction d'un fossé Nord-Sud pour la protéger des Marathes et drainer les environs afin de réduire le niveau de la nappe phréatique – problème éternel, comme nous l'avons déjà remarqué, dû à son emplacement³⁷.

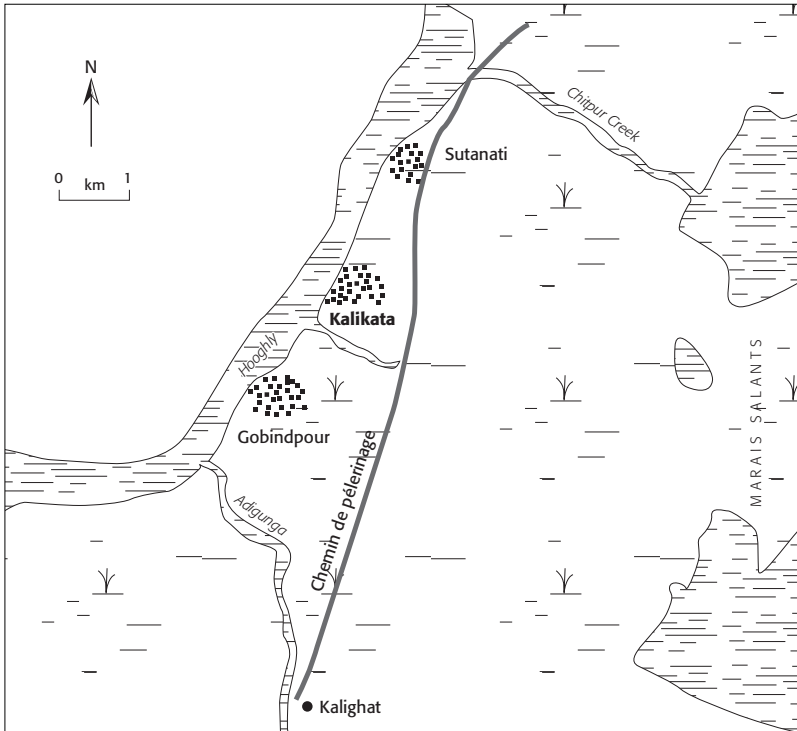
34. Une première référence à un avocat indigène, Lotmond Vacquelle (Lakshman, Vakil) se trouve déjà dans le premier journal (*Diary*) existant du Conseil de Calcutta pour l'année 1703-1704. Voir OIOO, BPC, P/1/1, Expenses for October 1704.

35. Au sujet des lettrés de l'Asie centrale, occidentale et du sud, voir Maria SZUPPE, « Circulation des lettrés et cercles littéraires : entre Asie centrale, Iran et Inde du nord (XV^e-XVIII^e siècles) », *Annales HSS*, 59-5/6, 2004, p. 997-1018.

36. Pour la notion de « zone de contact », voir Mary Louise PRATT, *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, Londres, Routledge, 1992. Ces zones de contact ne sont alors pas des lieux de libre-échange ; au contraire, le terme désigne des espaces où l'interaction entre les différents groupes est à la fois organisée et soutenue dans la durée. Les asymétries dues aux différences sociales, économiques ou hiérarchiques des différents acteurs en présence fixent les marges de manœuvre des uns et des autres dans les négociations.

37. James LONG, *Peeps into Social Life in Calcutta a Century Ago*, Calcutta, 1868, p. 5. Sur la coopération entre les différentes composantes de la population de Calcutta d'une manière plus générale, voir Farhat HASAN, « Indigenous cooperation and the birth of a colonial city : Calcutta, c. 1698-1750 », *Modern Asian Studies*, 26-1, 1992, p. 65-82.

FIGURE 2
CALCUTTA EN 1690



DR

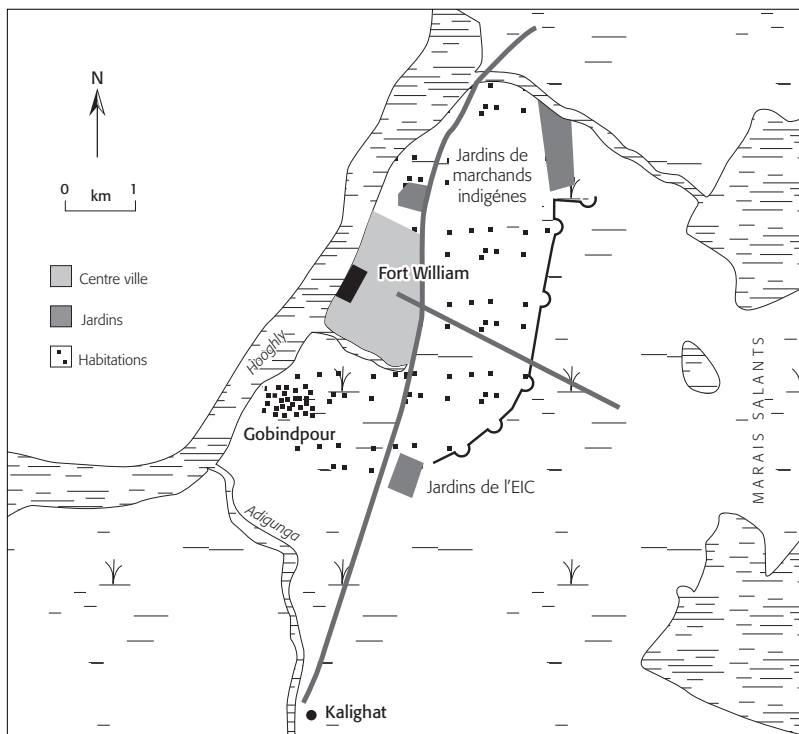
Malgré cette vitalité, les possibilités d'agrandissement sont limitées par de longs procès litigieux avec le pouvoir moghol d'une part, avec les propriétaires terriens voisins d'autre part, problème qui va durer jusqu'au milieu du XIX^e siècle et empêche un développement urbain ordonné pendant tout le XVIII^e siècle. Ainsi, malgré l'éviction forcée de plusieurs propriétaires terriens³⁸, l'enclave s'étend à peine durant les soixante premières années de son existence, passant d'une superficie de 740 hectares à la fin du XVII^e siècle, à 750 hectares en 1760³⁹.

Deux événements majeurs au milieu du XVIII^e siècle bouleversent cependant l'histoire du sous-continent indien – et de Calcutta. L'invasion de l'Inde du Nord et le sac de Delhi en 1739 par le souverain iranien Nadir Shah (1688-1747) sonne

38. R. C. STERNDALÉ, *An Historical Account*, *op. cit.*, p. 8-9.

39. P. THANKAPPAN NAIR, «The growth and development of old Calcutta», in Sukanta CHAUDHURI (éd.), *Calcutta, The Living City*, New Delhi, Oxford University Press, 1990, vol. I, p. 23.

FIGURE 3
CALCUTTA EN 1757



DR

le glas de l'Empire moghol, accélérant à la fois son effondrement et la montée d'autres puissances régionales qui cherchent à combler le vide du pouvoir ainsi créé. D'autre part, la conquête du Bengale par la Compagnie des Indes en 1757 pour des raisons stratégiques dans le cadre de la rivalité intra-européenne (notamment entre Anglais et Français) au commencement de la Guerre de Sept Ans bouleverse radicalement la donne géopolitique régionale : elle fait des Britanniques un nouvel acteur politique sur la scène sud-asiatique. Comme nous allons le voir, ces événements donnent un nouveau souffle à Calcutta et à ses institutions juridiques.

L'ÉMERGENCE DE CALCUTTA IMPÉRIALE ET SAVANTE (1773-1800)

La victoire de l'armée de la Compagnie des Indes sur celle du roi du Bengale lors de la bataille de Plassey en 1757 ouvre aux Britanniques le chemin du pouvoir territorial et politique dans le sous-continent. Cependant, loin de réaliser les

conséquences de ce nouveau rôle, les agents de la Compagnie consacrent initialement toute leur énergie à dévaster et à piller la région pour détourner ses richesses vers des fortunes privées⁴⁰. Ce qui provoque la chute des centres urbains traditionnels. Calcutta est une des rares villes qui prospèrent – elle gagne une vitalité nouvelle pour devenir, en l'espace de quelques années, la capitale des territoires indiens de l'EIC et bientôt la deuxième ville de l'Empire britannique. La population et la superficie de Calcutta quadruplent en quelques décennies⁴¹. Après 1757, son importance devient telle que lorsque l'empereur moghol Shah Alam II (règne : 1761-1805) envoie une délégation à George III, roi d'Angleterre, son ambassadeur, Mirza Shaikh I'tisam al-Din (1730-1800), transite par Calcutta plutôt que par Madras ou par Bombay, pourtant plus logiquement situées sur le chemin de Londres que celle-ci⁴².

Cette conquête et ses suites bouleversent aussi fortement l'organisation administrative de la Compagnie. Après que dix millions de vies furent sacrifiées en trois ans – un tiers de la population du Bengale de l'époque, presque tous paysans ou artisans, victimes d'une taxation impitoyable exacerbant la famine qui ravage alors la région – l'EIC est mise sous tutelle du Parlement britannique⁴³. Face au tollé général provoqué par la nouvelle de cette barbarie, celui-ci promulgue le *Regulating Act* en 1773 pour cadrer les activités de la Compagnie, érige Calcutta en capitale de ses territoires indiens et y crée une nouvelle instance pour l'administration de la justice, la *Supreme Court of Judicature*. L'EIC est alors contrainte à s'engager dans des formes plus organisées et permanentes de gouvernement⁴⁴.

Ainsi, afin de rétablir l'ordre, la Compagnie nomme Warren Hastings (1732-1818) gouverneur général du Bengale, lui ordonnant de prendre personnellement en charge toute l'administration civile de la province. À cette époque, justice civile, ordre public, transports et communications étant, en Grande Bretagne, intimement liés à la collecte des taxes⁴⁵, celui-ci comprend sa tâche comme un mandat pour assumer la gestion des recettes de l'État⁴⁶. Prenant la mesure de la situation, Hastings ne tarde pas à comprendre également que les Britanniques ne pourront pas s'installer dans la durée seulement avec leurs quelque 1 200 agents et militaires, mal formés de surcroît aux tâches d'administration civile.

40. Pour une liste circonstanciée des atrocités commises par les Britanniques, voir «Reports from the Committee appointed to enquire into the nature, state and condition of the East India Company and of the British affairs in East India», *Reports from Committees of the House of Commons, 1772-1773*, Vol. III, Londres, 1803.

41. P. THANKAPPAN NAIR, «The growth and development», art. cit., p. 23.

42. Michael H. FISHER, *Counterfluxes to Colonialism: Indian Travellers and Settlers in Britain 1600-1857*, Delhi, Permanent Black, 2004, p. 87-92

43. Dharma KUMAR (éd.), *The Cambridge Economic History of India*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, vol. II, p. 299

44. Le texte de l'India Regulating Act de 1773 est accessible in David Bayne HORN, Mary RANSOME (éd.), *English Historical Documents, 1714-1783*, Londres, Eyre and Spottiswoode, 1957, p. 811-812.

45. Voir John BREWER, *The Sineews of Power: War, Money and the English State 1688-1783*, Londres, Unwin Hyman, 1989.

46. *Memoirs of the Life of Right Honourable Warren Hastings*, éd. George Robert GLEIG, 3 vols., Londres, Richard Bentley, 1841, vol. I, p. 214.

La collaboration entre Britanniques et indigènes s'étend alors à la collecte des impôts, à l'administration de la justice, puis à l'éducation. La nouvelle puissance conserve les structures administratives locales et régionales et la plupart des fonctionnaires de rang intermédiaire. Ainsi, *kazis* (magistrats), *kotwals* (policiers), *par-gana sarrishtadars* ou *kanungos* (responsables des archives régionales), *patwaris* (responsables des cadastres et arpenteurs), *amils* (percepteurs), *katibs* (scribes), *maulvis* et *pandits* (instituteurs), hérités des administrations moghole ou princières servent d'intermédiaires entre les Britanniques et les populations locales⁴⁷. Jusqu'alors « zone de contact » entre réseaux hétérogènes asiatiques et européens et organisée principalement autour du commerce et de la gestion urbaine, Calcutta devient désormais également un lieu de contrôle et de coordination de vastes réseaux d'administration territoriale. De nouvelles fonctions, comme celle du *tehsildar* (sous-préfet), et de nouvelles institutions, comme le *Munshikhana* (secrétariat de l'administration provinciale), y voient le jour, s'ajoutant aux autres offices et services administratifs, tel celui pour l'enquête territoriale (le futur *Survey of India*), déjà établis dans les premières années de la conquête.

Afin de loger ces nouvelles institutions, on ouvre de gros chantiers de construction de bâtiments administratifs en plein centre-ville. 'Abd al-Latif Shushtari (1758-1806), jeune Perse qui, cherchant à faire carrière en Inde, débarque à Calcutta en 1786 après un voyage maritime depuis le Golfe persique, est émerveillé par la splendeur de ses constructions « tournées vers le ciel, blanches comme bâties en ivoire ». Il est également impressionné par le système d'égouts et par la propreté exceptionnelle de la ville : « Sept cents bennes, écrit-il, tirées chacune par une paire de bœufs, sont employées par la Compagnie pour ramasser quotidiennement les ordures et les jeter dans le fleuve »⁴⁸.

Mais Hastings songe à des mesures politiques plus profondes, accompagnées d'instruments adéquats pour mieux gouverner le pays. Formé à Westminster, l'une des neuf « grandes écoles » (*Great Schools*) anglaises, et major de sa promotion, il est rompu à la science antiquaire du XVIII^e siècle anglais. Aussi, pour bien gérer les finances, ordonne-t-il dès sa nomination l'établissement d'un inventaire exhaustif de tous les biens de la province : les revenus

47. Voir R. N. NAGAR, « The subordinate services in the Revenue administration of the North Western provinces, 1801-1833 », *The Journal of the United Provinces Historical Society*, 15-2, 1942, p. 125-134 ; ID., « Employment of Indians in the Revenue administration of the N.W.P., 1801-1833 », *The Journal of the United Provinces Historical Society*, 13, 1940, p. 66-73 ; ID., « The Tahsildar in the ceded and conquered provinces, 1801-1833 », *The Journal of the Uttar Pradesh Historical Society*, 2-1, 1954, p. 26-34 ; Maulana KHAIR-UD-DIN MUHAMMAD, *Tazkirat-ul-Ulama or a Memoir of the Learned Men of Jaunpur*, éd. et trad. en anglais, M. S. ULLAH, Calcutta, 1934 ; voir aussi Bernard S. COHN, « The initial British impact on India : a case study of the Benares region » et « The British in Benares : a nineteenth-century colonial society » in ID., *An Anthropologist among the Historians and Other Essays*, New Delhi, Oxford University Press, 1987, p. 320-342 et 422-462 respectivement ; et Christopher Alan BAYLY, *Empire and Information. Intelligence Gathering and Social Communication in India, 1780-1870*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

48. 'Abd al-Latif SHUSHTARI, « Tuhfat al-Alam », manuscrit persan, cité par William DALRYMPLE, *White Mughals*, Londres, Penguin, 2002, p. 130. Voir aussi Gulfishan KHAN, *Indian Muslim Perceptions of the West During the Eighteenth Century*, Karachi, Oxford University Press, 1998, notamment p. 224-225.

certes, mais aussi les antiquités, l'histoire naturelle, la topographie, les langues et coutumes locales, l'alimentation et les conditions générales de vie : « Toute accumulation du savoir, écrit-il, et notamment celui obtenu dans le cadre des interactions sociales avec les gens sur lesquels nous exerçons une domination fondée sur le droit de conquête, est utile à l'État »⁴⁹.

Sur le plan de la formation du personnel européen de l'EIC, Hastings instaure un système de primes pour les agents qui accepteraient d'étudier les divers aspects de la société indienne⁵⁰. Mais, en dépit de cette incitation, la plupart des employés de la Compagnie ne s'intéressent pas aux questions juridiques et linguistiques. Peu d'entre eux en ont la capacité. Recrutés très jeunes, ce sont souvent les cadets de familles commerçantes londoniennes qui, pour des raisons financières, ne peuvent aller à l'université, réservée aux aînés ou aux puinés destinés aux ordres ecclésiastiques. Ils débarquent en Inde, âgés de quatorze à dix-sept ans, avec une seule idée en tête : faire fortune. Une connaissance de la règle de trois et de l'arithmétique commerciale⁵¹, accompagnée de quelques appuis bien placés, suffit alors pour intégrer la Compagnie⁵².

Ceux, minoritaires, qui sont attirés par une activité plus intellectuelle sont souvent imprégnés, à la manière de l'élite anglicane du XVIII^e siècle, des Classiques et des Saintes Écritures⁵³. Au XVIII^e siècle, l'éducation universitaire des nobles et des « *gentlemen* » était le plus fréquemment parachevée par le « grand tour » au centre duquel on trouvait l'Italie et ses reliques de l'Antiquité⁵⁴. Tout, depuis leurs attitudes vis-à-vis de la politique et de l'État jusqu'à leur comportement et leurs manières, est empreint de cette culture gréco-latine⁵⁵. Une culture qui, à leur arrivée en Inde, modèle leur compréhension du pays et de ses habitants. À leurs yeux, le sanskrit est aux langues vernaculaires indiennes ce que le latin et le grec sont aux langues européennes. Comme les antiquisants et collectionneurs européens de l'époque qui se vouent à la réappropriation des œuvres de la Grèce et de la Rome antiques⁵⁶, la collecte des

49. Lettre datée du 4 octobre 1784 de Warren Hastings à Nathaniel Smith, *chairman* de l'East India Company, reproduite dans Peter James MARSHALL (éd.), *The British Discovery of Hinduism in the Eighteenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 1970, p. 184-192, cette citation p. 189.

50. L'information et le savoir prennent ainsi progressivement le pas sur les armes, aux Indes comme en Grande-Bretagne. Pour la métropole, voir J. BREWER, *Sinews*, *op. cit.*, notamment le chapitre 8.

51. Anthony J. FARRINGTON, *The Records of the East India College Haileybury & Other Institutions*, Londres, Her Majesty's Stationery Office, 1976, p. 4.

52. OIOC, B/100, Court Minutes, 1784-85, p. 216. A ce propos, voir aussi Richard WELLESLEY, « Notes on the foundation of a college at Fort William » in ID., *The Despatches, Minutes and Correspondence of the Marquess Wellesley, K. G., During his Administration in India*, éd. Robert Montgomerie MARTIN, Londres, W. H. Allen & Co., 1836, vol. II, p. 325-355.

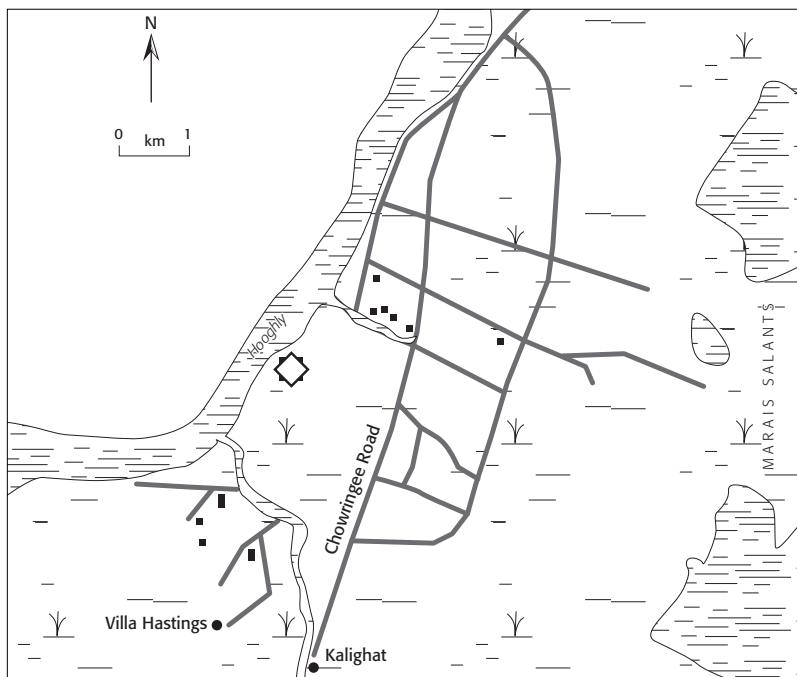
53. Voir Robert Maxwell OGLVIE, *Latin and Greek: A History of the Influence of the Classics on English Life from 1600 to 1918*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1964, p. 46 sq.

54. John Harold PLUMB, « The Grand Tour », in ID., *Men and Places*, Londres, The Cresset Press, 1963, p. 54-66.

55. Pour l'histoire de l'éducation en Angleterre, voir John LAWSON, Harold SILVER, *A Social History of Education in England*, Londres, Methuen, 1973.

56. Au sujet des antiquaires et collectionneurs anglais du XVIII^e siècle, voir Rosemary SWEET, *Antiquaries: The Discovery of the Past in Eighteenth-Century Britain*, Londres et New York, Hambledon and London, 2004.

FIGURE 4
PLAN DE CALCUTTA DES ANNÉES 1780



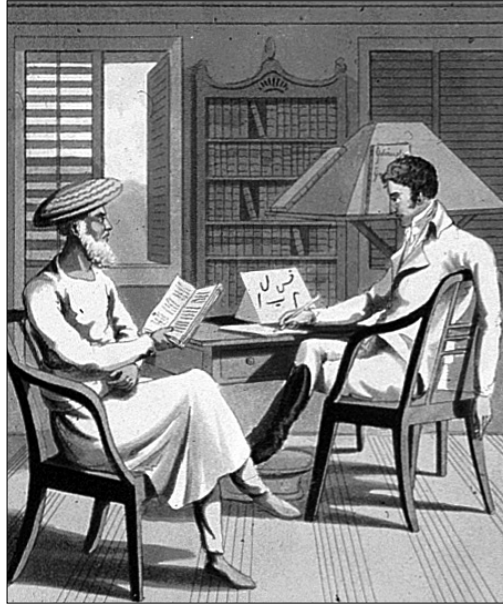
DR

manuscrits, des inscriptions sur pierre et autres objets archéologiques constitue un passe-temps de prédilection pour cette poignée d'érudits. En outre, ils concentrent leur exploration du savoir indien sur la littérature ancienne, les travaux philosophiques et scientifiques, particulièrement ceux composés en sanskrit, en arabe ou en persan, principale langue savante et diplomatique du nord de l'Inde à l'époque⁵⁷.

Comme on peut s'y attendre, cette élite anglaise trouve tout naturellement comme interlocuteurs privilégiés ses homologues du sous-continent – des *pandit* ayant une maîtrise du sanskrit, et des *maulavi* et *munshi* adeptes de l'arabe et du persan – qui travaillent déjà dans les différents services de l'administration. Ces lettrés asiatiques ont eux aussi une formation « classique » qui, outre la discrétion et la

57. Pour une anatomie plus détaillée de la population britannique en Inde et de son rapport avec les savoirs, voir Kapil RAJ, « Christian confessions and styles of science in nineteenth-century Bengal: their role in the emergence of Great Britain » in Patrick PETITJEAN (éd.), *Les sciences coloniales: figures et institutions*, Paris, ORSTOM, 1996, p. 285-297.

FIGURE 5
UN MUNSHI ET SON « ÉLÈVE »



Charles D'OYLY, *The European in India*, Londres, 1813 (frontispice).

virtuosité⁵⁸, consiste en un apprentissage rigoureux du persan, de l'arabe et des savoir-faire scripturaires – coraniques et bibliques (l'Ancien testament faisant partie de l'héritage commun des trois religions abrahamiques) – certes, mais aussi de la dispute, de la comptabilité, du droit, de la politique, de l'histoire, de la poésie et de la critique littéraire. Certains ont aussi une formation en mathématiques, en logique, en astronomie et en astrologie⁵⁹. Enfin, comme les élites anglaises, eux aussi devaient voyager et rendre compte par écrit de leurs pérégrinations pour compléter leur formation⁶⁰. Il est alors facile de comprendre que, chez les Anglais, la compréhension de la société qu'ils étaient censés gouverner est ainsi façonnée par une étude de textes classiques persans, arabes et sanskrits.

58. Sur la formation des élites lettrées dans la première modernité en Asie du sud, voir Muzaffar ALAM, Sanjay SUBRAHMANYAM, « The making of a Munshi », *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, 24-2, 2004, p. 61-72 ; ID., « Discovering the familiar : notes on the travel-account of Anand Ram Mukhlis », *South Asia Research*, 26-2, 1996, p. 131-154.

59. Voir SHUSHTARI, *Tuhfat al-Alam*, *op. cit.*, cité par G. KHAN, *Indian Muslim Perceptions*, *op. cit.*, p. 101.

60. Muzaffar ALAM, Sanjay SUBRAHMANYAM, *Indo-Persian Travels in the Age of Discoveries, 1400-1800*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.

Cette demande de collaborateurs indigènes pour l'enseignement, comme pour les besoins de l'administration, notamment de la justice, attire vers Calcutta des lettrés de ce qui restait de l'Empire moghol mais aussi de l'Iran et d'autres États régionaux tels l'Oudh et le Hyderabad. Un nombre important de savants indigènes est employé dans des projets de traduction en anglais des traités juridiques islamiques, voire pour en écrire de nouveaux à l'usage du monde hindou – une cinquantaine, selon les estimations de John Duncan Derrett, grande autorité pour l'histoire juridique de l'Inde⁶¹. En effet, à l'instar des Moghols, les Britanniques aperçoivent une dualité dans le système juridique en Asie du sud : l'un pour les musulmans, l'autre pour les hindous. Si la jurisprudence islamique est plus ou moins fixée par des textes religieux en arabe ou en persan – la langue officielle de l'Empire moghol – celle des hindous variait selon les régions et les castes. Qui plus est, elle ne s'appuyait, dans la plupart des cas, sur aucun texte légal, mais plutôt sur des traités normatifs tel le *Dharmasastra*⁶². Aux yeux des Britanniques, il devient alors particulièrement urgent d'établir de nouveaux textes pour l'administration de la justice civile, en partie à cause de la montée de litiges entre Indigènes et Européens depuis la conquête britannique, en partie parce que les cours britanniques ouvrent de nouvelles possibilités aux différentes communautés du sous-continent qui peuvent parfois y trouver des dispositions légales plus avantageuses que dans leur propre tradition.

Le rôle des institutions juridiques dans l'organisation et la construction des savoirs, déjà présent dès les premières décennies de l'existence de Calcutta, se renforce. En 1781, l'administration de la Compagnie fonde une *Madrassa* – en plein centre-ville à quelques centaines de mètres à l'est du Palais de justice. La raison en est double. Il s'agit aussi bien de promouvoir, suite à la demande d'« un nombre considérable de musulmans de crédit et d'érudition », des institutions traditionnelles de science et de savoir qui « ont toujours constitué un point d'honneur pour tout régime civilisé et la source de sagesse pour tout gouvernement bien réglé en Inde comme en Perse, dont il ne reste que des ombres de traces, le déclin de la science ayant suivi celui de l'Empire moghol »⁶³, que de « produire du personnel juridique »⁶⁴. Parmi les matières enseignées figurent l'arabe, le persan, le droit islamique, la philosophie naturelle, l'astronomie, la géométrie, l'arithmétique, la logique, la rhétorique et l'art oratoire – « le tout en accord avec la culture musulmane »⁶⁵.

61. John Duncan Martin DERRETT, « Sanskrit legal treatises compiled at the instance of the British », *Zeitschrift für vergleichende Rechtswissenschaft*, 63, 1961, p. 72-117.

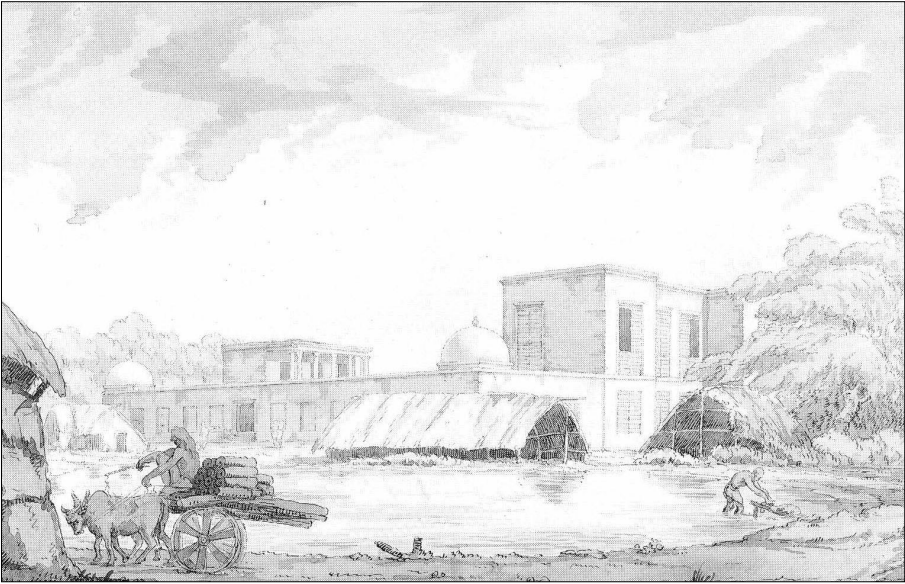
62. Voir Richard W. LARIVIERE, « Justices and panditas : some ironies in contemporary readings of the Hindu legal past », *Journal of Asian Studies*, 48-4, 1989, p. 757-769.

63. *Minute de Warren Hastings*, datée du 17 avril 1781, in *Selections from Educational Records, Part I, 1781-1839*, éd. Henry SHARP, Calcutta, Superintendent Government Printing, 1920, p. 7-9.

64. *Ibidem*, p. 30.

65. *Ibidem*.

FIGURE 6
 LA MADRASSA DE CALCUTTA, PEINTE PAR OZIAS HUMPHREY EN 1787



DR

Très rapidement, cette nouvelle institution devient un lieu de formation et de production d'un savoir juridique au diapason des nouvelles complexités qui découlent de la nécessité de tenir compte d'une multitude de traditions légales pour administrer le pays, et des échanges commerciaux entre communautés différentes. La Cour suprême – créée par le même acte régulateur britannique de 1773 qui désigne Hastings comme premier gouverneur général – doit désormais administrer la justice selon la loi de Sa Majesté pour les habitants de la ville ; deux autres instances, la *Sudder Diwani Adawlat* et la *Sudder Nizamat Adawlat*, voient également le jour, pour statuer sur la justice civile et pénale des habitants indigènes selon les traditions respectives⁶⁶. Cependant, la netteté de ce partage s'avère de nouveau impossible à mettre en pratique et la juridiction de la Cour suprême est modifiée par un nouvel acte parlementaire en 1781. Celui-ci reconnaît les us et coutumes des hindous et des musulmans pour les questions « d'héritage et de succession à la propriété terrienne, des biens et de toutes formes de contrats et de négociations »⁶⁷. Savants hindous et musulmans s'attellent donc à écrire de nou-

66. Warren HASTINGS, « A plan for the administration of justice, extracted from the proceedings of the Committee of circuit, 15th August, 1772 », in OIOC, Home Miscellaneous, IOR/H/420, p. 43-55.

67. John Duncan Martin DERRETT, *Religion, Law and the State in India* (1968), Delhi, Oxford University Press, 1999, p. 236.

veux textes juridiques dans les trois langues savantes du sous-continent et à les traduire éventuellement en anglais.

Cette entreprise de traduction s'étend pour inclure des annuaires ou des manuels utilisés jadis par l'appareil d'État moghol pour l'administration, la collecte des impôts, les besoins logistiques et la gestion du territoire. L'effort se concentre ainsi pour rendre en anglais l'*Ain-i Akbari*, le célèbre annuaire détaillant l'administration sous l'empereur moghol Akbar, établi par le publiciste 'Abu 'al-Fazl ibn Mubarak (1551-1602) à la fin du XVI^e siècle. Certains, comme Francis Gladwin (c.1744-1812), y cherchent un cadre juridique moghol qui pourrait servir de modèle pour en bâtir un qui soit adapté au nouveau contexte, d'autres, tels le cartographe James Rennell (1742-1830) ou le mathématicien Reuben Burrow (1747-1792), en extraient des données en vue d'établir des cartes et des statistiques du pays ou de mesurer la longitude⁶⁸. Les ouvrages historiques ou les textes contemporains ne sont pas en reste, comme par exemple le *Siyar-al Muta'akhhirin* [Relation des temps modernes] de Ghulam Hussain Khan Taba'tabai (1727-1806) : achevé en 1781, il est rapidement traduit en anglais – par un Franco-turc nommé Haji Mustafa, alias Monsieur Raymond – et publié à Calcutta en 1789⁶⁹. Cet ouvrage tente de fournir une analyse critique de l'histoire du sous-continent durant le XVIII^e siècle : l'effondrement de l'Empire moghol, les succès des Britanniques face aux États successeurs de celui-ci, aux Français, aux Hollandais, mais leurs échecs face aux Américains et aux Marathes. Il aura une grande influence sur les historiens britanniques du XIX^e siècle – les Mill, père et fils, ainsi que Thomas Babington Macaulay⁷⁰.

La production intellectuelle à Calcutta s'appuie sur de nombreuses bibliothèques qui foisonnent dans la ville, recueillant des manuscrits de la région collectés – souvent pillés – par les Britanniques au fur et à mesure de leurs conquêtes ; quant aux librairies, elles fournissent des ouvrages européens. Ces fonds seront pour la plupart d'entre eux réunis dans la grande bibliothèque qui constituera le cœur du *Fort William College*, établi en 1800. La fonte de caractères d'imprimerie bengali et devanagari donne lieu à l'éclosion d'imprimeries – plus d'une quarantaine en 1800⁷¹. L'activité missionnaire – notamment des baptistes depuis Serampore (ville danoise à quelques miles en amont de

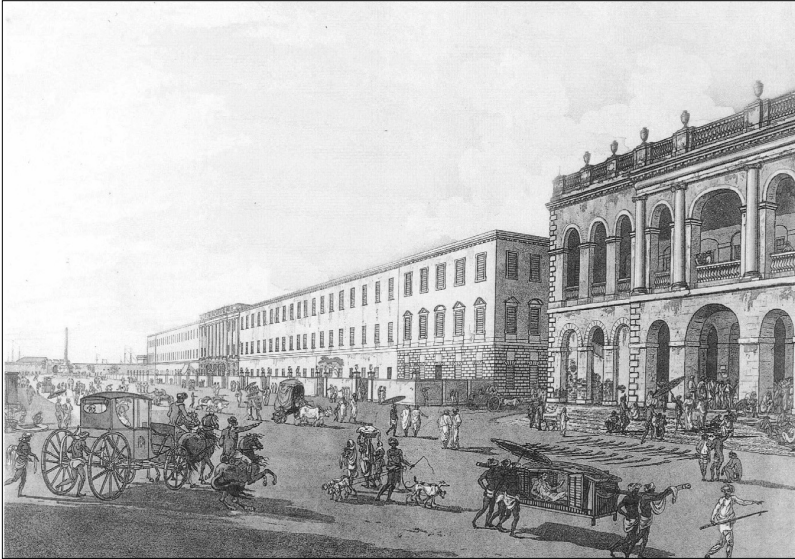
68. James RENNELL, *Memoir of a Map of Hindoostan, or the Mogul's Empire*, Londres, 1783, p. III ; pour la note sur les méthodes indiennes pour mesurer la longitude, voir 'ABU 'AL-FAZL, *Ayin Akbary, or the Institutes of the Emperor Akbar*, trad. Francis GLADWIN (1^{re} éd. en 3 vols. Calcutta, 1783-86), Londres, 1800, p. 349-350.

69. Ghulam Hussain Khan TABA'TABAI, *A translation of the Seir mutaqherin : or, View of modern times, being an history of India, from the year 1118 to the year 1194 of the Hedjrah, containing, in general, the reigns of the seven last emperors of Hindostan, and in particular, an account of the English wars in Bengal...*, trad. (anglais) Haji MUSTAFA (alias NOTA-MANUS), Calcutta, 1789.

70. Sur Taba'tabai comme source de données sur l'Inde moghole, voir Henry Meirs ELLIOT, *The History of India, as Told by its Own Historians*, Londres, Trubner, 1867-1877, vol. 8, p. 198.

71. Graham SHAW, *Printing in Calcutta to 1800: A Description and Checklist of Printing in Late 18th-Century Calcutta*, Londres, Bibliographical Society, 1981, p. 3.

FIGURE 7 :
L'ANCIEN PALAIS DE JUSTICE PAR THOMAS DANIELL, 1786



DR

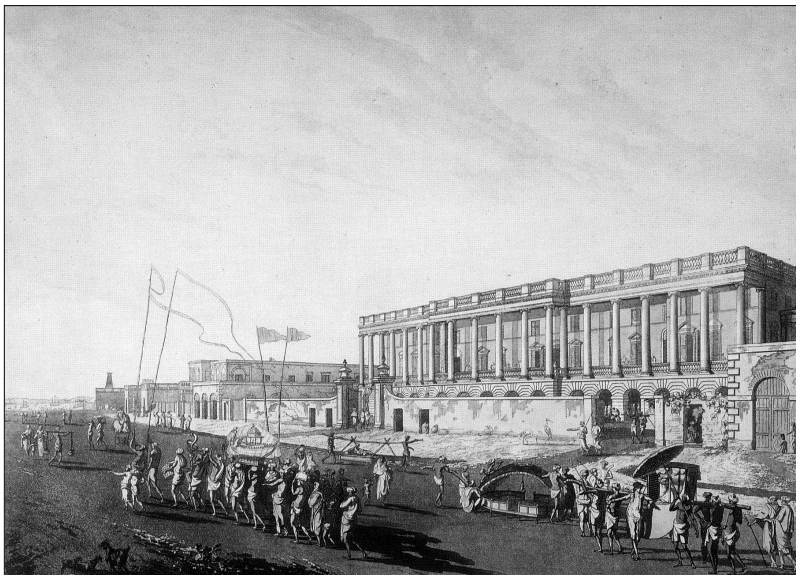
Calcutta) – contribue à l'édition et la diffusion des textes imprimés en langues vernaculaires ainsi qu'à l'introduction de manuels pour l'enseignement, notamment des sciences⁷². De plus, vingt-quatre hebdomadaires et mensuels (principalement en anglais) font leur apparition entre 1780 et 1800⁷³.

Enfin, il faut mentionner la présence à Calcutta des *Vakil* (représentants) de nombreux royaumes du sous-continent auprès du nouveau pouvoir. Ainsi, Tafazzul Hussain Khan (1727-1800) y représente le Nawab d'Oudh; le jeune immigré iranien, 'Abd al-Latif Shushtari, que nous avons mentionné plus haut, parvient à trouver un emploi à la hauteur de ses qualifications comme envoyé du Nizam d'Hyderabad. Tous deux sont des savants persanophones réputés. Formé par les meilleurs maîtres de la tradition indo-persanne du nord de l'Inde, Tafazzul développe très tôt une passion pour la dispute, les mathématiques, l'astronomie et la logique aristotélicienne, sujets qu'il va ensuite enseigner en tant que précepteur des princes d'Oudh. Maîtrisant le persan et l'arabe classiques et pouvant lire du grec et du latin, Tafazzul acquiert aussi une bonne connaissance de l'anglais en servant à plusieurs reprises d'intermédiaire – parfois pour le

72. Eli Daniel POTTS, *British Baptist Missionaries in India, 1793-1837: The History of Serampore and its Missions*, Cambridge, Cambridge University Press, 1967.

73. G. SHAW, *Printing in Calcutta, op. cit.*, p. 4.

FIGURE 8
LE NOUVEAU PALAIS DE JUSTICE QUI LOGE LA NOUVELLE SUPREME COURT À PARTIR DE 1782,
PAR THOMAS DANIELL, 1787



DR

compte des uns, parfois pour celui des autres – dans diverses négociations entre Britanniques et puissances sous-continentales. Nommé *Vakil* d'Oudh auprès de l'EIC à Calcutta en 1788, il cultive des relations étroites avec les lettrés britanniques de la ville, tels que les gouverneurs généraux John Shore et Charles Cornwallis, le juge William Jones, le mathématicien Ruben Burrow... et son voisin et homologue pour l'État d'Hyderabad, 'Abd al-Latif Shushtari⁷⁴. Comme Tafazzul, ce fils d'une famille de juristes iraniens reçoit une formation rigoureuse en théologie, en mathématiques, en logique et en astronomie. Leur séjour à Calcutta fournit aux deux hommes l'occasion unique d'observer de près l'administration et la culture britanniques, de les comparer avec les pratiques indo-persannes et d'analyser les ressorts politiques et intellectuels qui sous-tendraient l'ascendance européenne et le déclin des cultures orientales. Ainsi, Shushtari

74. Pour TAFAZZUL HUSSAIN KHAN, voir *Life of Tuffuzzool Hussain Khan, Khan-i-Alluma, Minister of Nawob Vizeer of Oudh.*, éd. Nawob Syed Mahomed Ali KHAN, Secunderabad, Cheekoty Veerunnah & Sons, 1908 ; Pour 'Abd al-Latif Shushtari, voir son autobiographie, *op. cit.* Ce manuscrit est une des principales sources pour le livre de G. KHAN, *Indian Muslim Perceptions*, *op. cit.* Voir aussi Simon SCHAFFER, « The Asiatic enlightenments of British astronomy », in James DELBOURGO, Kapil RAJ, Simon SCHAFFER, Lissa ROBERTS (éd.), *Go-Betweens and Imperial Networks of Knowledge, 1770-1820*, Amsterdam, Edita, à paraître en 2009.

finance en partie le voyage en Angleterre de leur collègue Mirza Abu Talib Khan Isfahani (1752-1806) qui en contrepartie leur fait part de ses observations et analyses sur place. Aussi voient-ils dans la science et la technique les principaux ressorts de la suprématie occidentale. Avec l'assistance de Reuben Burrow, jeune mathématicien anglais qui, lui aussi, arrive à Calcutta à la recherche d'un emploi, Tafazzul s'engage alors dans le gigantesque projet de traduire en arabe classique les grandes œuvres de la science moderne, notamment les *Principia Mathematica* de Newton. Pour Tafazzul et 'Abd al-Latif, tout comme pour beaucoup d'autres lettrés de la région, Calcutta sert ainsi de fenêtre sur l'Europe et le monde, leur permettant de rendre intelligibles les grands bouleversements politiques, économiques et culturels de cette époque charnière entre la première modernité et le monde contemporain. En effet, l'importance de Calcutta au tournant du XIX^e siècle devient telle que toute l'expansion britannique vers l'Asie du sud-est, la Chine, l'Australie et le Pacifique est organisée et ordonnée depuis cette ville. L'acuité et la pertinence du regard de ces lettrés des mondes impériaux asiatiques sur la montée en puissance de l'Europe ne passent pas inaperçues chez les Britanniques et autres Européens, qui sont des lecteurs acharnés, quand ils ne sont pas eux-mêmes les commanditaires, de leurs observations⁷⁵.

Pour mieux illustrer la nature des savoirs élaborés à Calcutta ainsi que les conditions de leur production, et pour mieux apprécier le rôle joué par la ville et ses institutions dans cette production, l'exemple du juge Sir William Jones, par la place qu'il occupe dans le système juridique et par les multiples réseaux qu'il réunit autour de lui, est peut-être le plus pertinent.

SIR WILLIAM JONES ET L'ASIATIC SOCIETY OF BENGAL

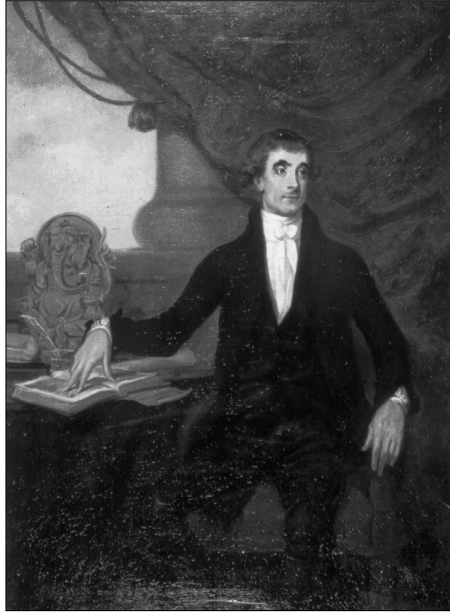
William Jones naît en 1746 à Londres où son père, un proche d'Isaac Newton, enseigne les mathématiques pratiques. Doué pour le latin et le grec, Jones entre à Oxford où il s'initie à l'arabe puis au persan moderne, avec l'aide d'un asiatique qui n'est autre que le *munshi*, Mirza Shaikh l'tisam al-Din, représentant de l'empereur moghol auprès de George III, qui passa plusieurs mois à Oxford durant son séjour en Angleterre entre 1766 et 1769⁷⁶.

Les connaissances en langues orientales s'avèrent utiles : cherchant à faire traduire un manuscrit persan – le *Ta'rikh-i-Nadiri* ou la biographie officielle de l'envahisseur de l'Inde, Nadir Shah en français, le roi du Danemark est

75. Par exemple, le récit de voyage d'ABU TALIB, *Masir-i Talibi*, est rapidement édité en traduction anglaise : *The Travels of Mirza Abu Talib Khan in Asia, Africa ad Europe during the Years 1799, 1800, 1801, 1802 and 1803*, trad. Charles STEWART, 2 vols, Londres, 1810. La traduction française sort aussitôt, publiée à Paris l'année suivante, une seconde traduction est publiée en 1819 et une version allemande sort à Vienne en 1813. Au sujet de la fascination des Européens pour le regard que leur portent les analystes persanophones, voir M. ALAM, S. SUBRAHMANYAM, *Indo-Persian Travels*, op. cit., p. 245-246.

76. Mohamad TAVAKOLI-TARGHI, *Refashioning Iran: Orientalism, Occidentalism and Historiography*, Basingstoke, Palgrave, 2001, p. 24 sq. ; Mirza Sheikh l'TESAMMUDIN, *The Wonders of Vilayet*, Leeds, Peepal Tree, 2001, p. 71-75.

FIGURE 9
PORTAIT DE SIR WILLIAM JONES PAR ARTHUR WILLIAM DEVIS EN 1793



British Library, OIOC.

dirigé vers Jones. La traduction, publiée en 1770⁷⁷, le rend vite célèbre : en 1773, à l'âge de 26 ans, Jones est élu à la *Royal Society*, pour ses contributions à la linguistique et à l'orientalisme. L'année suivante, il est admis au club littéraire de Samuel Johnson et en devient le président en 1780. Il s'établit à Londres comme avocat, tout en cherchant un métier plus lucratif. Il songe tout naturellement à l'EIC. Il a déjà composé une grammaire du persan en 1771 à l'usage de ses employés et conseille le gouvernement pour l'élaboration des réformes en 1783 de la justice en Inde, dont nous avons parlé plus haut. Finalement, au début 1783, Jones est nommé juge à la Cour suprême du Bengale à Calcutta.

Il découvre rapidement la poignée d'hommes qui, en réponse aux incitations financières de Warren Hastings, sont en train d'acquérir des langues et savoirs du pays. Mais chacun travaille seul et leurs efforts sont dispersés, éclectiques et peu visibles. Prenant conscience du fait que « de telles enquêtes ne peu-

77. William JONES, *Histoire de Nader Chah connu sous le nom de Thahmus Kuli Khan, Empereur de Perse, traduite d'un manuscrit persan, par ordre de sa Majesté de Roi de Danemark, avec des notes chronologiques historiques géographiques et un traité sur la poésie*, Londres, 1770.

vent se réaliser que grâce aux efforts concertés de plusieurs personnes», et mobilisant son expérience des sociétés savantes à Londres, Jones met en place une structure semblable à celles-ci à Calcutta avec le patronage du gouverneur général et d'autres dirigeants de la Compagnie. En janvier 1784, il organise la séance inaugurale de l'*Asiatic Society of Bengal*... dont le siège est situé dans le nouveau palais de justice! D'emblée, il impose une discipline rigoureuse calquée sur celle de la *Royal Society*: il rassemble les membres chaque semaine pour discuter de communications originales. Aucune traduction simple des documents ou des textes orientaux n'est admise: «des essais ou traités écrits par des auteurs indigènes seraient acceptés», mais la question de leur admission comme membres à part entière de la société reste ouverte. D'ailleurs, nul n'est obligé d'y adhérer: seul «l'amour du savoir et de sa promotion» est requis. Le champ des recherches s'étend aux «limites géographiques de l'Asie», l'objet à l'étude de «l'homme et la nature; tout ce qui est exécuté par l'un, ou produit par l'autre»⁷⁸. Il exhorte les adhérents de la nouvelle société à

«corriger la géographie de l'Asie par de nouvelles observations et de nouvelles découvertes [...] étudier les annales et [...] les traditions de ses peuples [...] les diverses formes de gouvernement, avec leurs institutions civiles et religieuses. Vous examinerez, écrit-il, leurs progrès et leurs méthodes dans l'arithmétique et la géométrie, dans la trigonométrie, les mesures, la mécanique, l'optique, l'astronomie et la physique générale; leurs systèmes de morale, de grammaire, rhétorique et logique, leur habileté en chirurgie et en médecine, et leurs progrès en anatomie et en chimie. Vous y ajouterez des recherches sur leur agriculture, leur commerce... vous étudierez avec plaisir leur musique, leur architecture, leur peinture et leur poésie»⁷⁹.

À l'évidence, les langues ne font pas partie des préoccupations de Jones: «Je ne considère les langues que comme de simples instruments de savoir réel, et je pense qu'on a tort de les confondre avec lui.» Pourtant, à peine deux ans plus tard, le même William Jones adopte une position radicalement différente:

«La langue sanskrite, aussi antique soit-elle, est d'une structure admirable, plus parfaite que le grec, plus riche que le latin et plus raffinée que l'un et l'autre; on lui reconnaît pourtant plus d'affinité avec ces deux langues, dans les racines des verbes et dans les formes grammaticales, qu'on ne pourrait l'attendre du hasard. Cette affinité est telle, en effet, qu'un philologue ne pourrait examiner ces trois langues sans croire qu'elles sont sorties d'une source commune qui peut-être n'existe plus»⁸⁰.

Ce discours dans lequel il rapproche le sanskrit, le grec et le latin fera de lui le fondateur reconnu de l'indologie et de la linguistique comparative. En outre, son plaidoyer, dans le même texte, pour juger les affinités entre les peuples selon leurs «langues et lettres; philosophie et religion [...] les vestiges des

78. ID., «A discourse on the institution of a society for inquiring into the history, civil and natural, the antiquities, arts, sciences and literature of Asia», *Asiatick Researches*, vol. 1, 1788, p. X. Dès son inauguration, la société recueille une trentaine de membres; dix ans plus tard, on compte 120 adhésions. [Source: Asiatic Society of Bengal, Calcutta, Comptes rendus manuscrits de la société, de 1784 à 1794.]

79. *Ibidem*, p. XII-XIV.

80. ID., «Third anniversary discourse: On the *Hindus*», *Asiatick Researches*, 1, 1788, p. 348-349.

anciennes sculptures, de l'architecture, des sciences et des arts»⁸¹, ouvre le champ de l'ethnologie anglaise du début du XIX^e siècle.

Que se passe-t-il pour que Jones, qui considérait les langues comme de simples véhicules de savoir, change d'avis au point d'élever sur le même plan les civilisations indienne et gréco-romaine ? Le juge Jones est simplement confronté à la réalité urbaine de Calcutta : il découvre combien sa vie quotidienne sociale et professionnelle (et celle de tous les Britanniques) dépend des intermédiaires indigènes et se rend compte des parallèles forts dans la formation des élites « persanisée » et anglaise de l'époque que nous avons évoqués plus haut.

Dans l'exercice de son métier de juge, Jones dépend de l'avis des experts juristes, musulmans et hindous. Il s'appuie sur un vaste réseau d'une vingtaine d'érudits asiatiques qu'il qualifie de « mon établissement privé de lecteurs et scribes »⁸² bien que certains d'entre eux soient des personnalités qui ne dépendent pas des institutions coloniales, tels les savants-ambassadeurs, Tafazzul Hussain Khan et 'Abd al-Latif Shushtari dont nous avons fait mention ci-dessus. Parmi les autres membres de son entourage, on peut remarquer l'auteur du célèbre *Siyar-al Muta'akhhirin*, Ghulam Hussain Khan Taba'tabai, « l'Aristote de l'Islam » Mir Muhammad Hussain Isfahani (décédé en 1790) qui vient de rentrer d'un long séjour en Europe à la recherche des savoirs européens, le musicologue Ali Ibrahim Khan Bahadur (décédé en 1794), le paléographe Muhammad Ghaus et les *pandits* Radhakant Sarman et Radhakanta Tarkavasiga⁸³.

Dès la fin de sa première année en Inde, il se heurte notamment à la question du parjure dans la jurisprudence hindoue. Bien que méprisant toujours la vaste majorité de ceux qu'il considérait comme ses inférieurs, Européens et Indiens confondus⁸⁴, il est obligé d'en référer à ses collaborateurs locaux. Mais comment être sûr de la crédibilité des dires et écrits de quelques individus issus d'une culture conquise ? Une question essentielle à une époque où les savants anglais eux-mêmes venaient d'un milieu très homogène et ne faisaient confiance qu'au témoignage des pairs et collègues issus du même milieu : femmes, serviteurs, enfants, malades et fous sont exclus du monde des personnes fiables⁸⁵. La solution lui vient progressivement.

Dès mars 1785, Jones se débat avec le problème quoique dans le cadre des arrangements individuels entre Européens et intermédiaires indigènes. Jusqu'alors, les hindous étaient obligés de jurer sur l'eau du Gange dans les

81. *Ibidem*, p. 348

82. ID., *The Letters of Sir William Jones*, éd. Garland Hampton CANNON, Oxford, Clarendon Press, 1970, vol. II, p. 798. La partie qui suit s'appuie fortement sur le chapitre 2 de M. TAVAKOLI-TARGHI, *Refashioning Iran*, op. cit. : « Orientalism's genesis amnesia », notamment p. 23-31.

83. Pour sa biographie et son rôle dans le développement des idées de Jones, voir Rosane ROCHER, « The career of Radhakanta Tarkavasiga, an eighteenth-century pandit in British employ », *Journal of the American Oriental Society*, 109, 1989, p. 627-633.

84. Pour son mépris envers les classes populaires anglaise et indienne, voir W. JONES, *Letters*, vol. I, p. 402 sq. et *The Works of Sir William Jones*, éd. John SHORE, 13 vols, Londres, John Stockdale, 1807, vol. VII, p. 25.

85. Voir Steven SHAPIN, Simon SCHAFFER, *Léviathan et la pompe à air* (1985), Paris, La Découverte, 1993, p. 62 ; et S. SCHAFFER, *From Physics to Anthropology - and Back Again*, Cambridge, Prickly Pear Press, 1994.

cours britanniques, mais le serment ne semblait imposer aucune contrainte⁸⁶. De plus, un de ces pandits vient de publier un traité qui montre qu'il est même interdit aux hindous de jurer sur l'eau du Gange! Face aux refus massifs et à des parjures qui se multiplient, Jones qui, à peine quelques mois plus tôt, pensait que l'étude des langues ne revêtait que « peu d'intérêt intrinsèque » se met à apprendre « la langue des dieux » d'une part pour pouvoir juger la crédibilité de ses interlocuteurs et d'autre part, pour écrire un *digest* des lois⁸⁷.

C'est dans ce contexte que son discours « *On the Hindus* » prend une importance particulière. Jones essaie de se placer sur plusieurs tableaux à la fois : il tente d'une part de justifier « l'ethnologie » biblique (de la dispersion à travers le monde des descendants des trois fils de Noé, Cham, Sem et Japhet) en cherchant à établir l'affinité entre les nations sur la base de l'affinité linguistique, et d'autre part, de légitimer la chronologie biblique face aux arguments des radicaux français comme Voltaire et Bailly. Jones prend comme point de départ la chronologie biblique que Newton avait établie dans les années 1720, remise à jour par Jacob Bryant⁸⁸. Jones affirme que ce dernier déduit à juste titre que Grecs, Romains, Égyptiens et Indiens descendent de Cham, mais qu'il y parvient par un raisonnement étymologique douteux. Il entreprend alors de corriger son étymologie. Jones choisit l'Inde parce que

« les sources de ses richesses abondent toujours même après tant de révolutions et de conquêtes ; ils surpassent toujours tout le monde dans leur fabrique de coton [...] et même si les Hindous peuvent de nos jours apparaître comme dégénérés et avilis, nous ne pouvons raisonnablement douter qu'à une époque lointaine ils étaient splendides dans les arts et les armes, heureux en gouvernement, judicieux dans leurs lois, et distingués dans divers savoirs... »⁸⁹.

C'est dans ce contexte qu'il propose sa théorie sur les profondes similitudes entre le sanskrit, le grec, le latin, le gothique et le celte, en se fondant sur une méthode d'analyse linguistique inédite en Europe qui consiste à prendre en considération tous les éléments du système grammatical. En second lieu, il analyse la philosophie, la religion, la sculpture, l'architecture, les sciences et les arts de l'Inde pour conclure :

« Nous avons des raisons de croire que dans un passé lointain les Hindous furent un peuple de commerçants ; et déjà dans leur premier recueil de lois sacrées révélées par Manu il y plusieurs millions d'années, nous trouvons un curieux passage sur l'*intérêt* légal de l'argent et son taux limite dans différents cas, avec pour seule exception les aventures maritimes ; exception que toute l'humanité approuve et que le commerce exige, mais que notre propre législation n'a pas admise avant le règne de Charles I »⁹⁰.

86. W. JONES, *Letters*, vol. II, p. 662.

87. *Ibidem*, p. 682.

88. Isaac NEWTON, *The Chronology of Ancient Kingdoms amended to which is prefixed a short chronicle from the first memory of things in Europe, to the conquest of Persia by Alexander the Great*, Londres, 1728 (trad. française 1728) ; Jacob BRYANT, *A New System ; or an analysis of antient mythology*, 3 vols., Londres, 1774-76.

89. W. JONES, « *On the Hindus* », *Works* : III, 32.

90. *Ibidem* : III, 42-3.

La parenté est donc claire : les Hindous et les Anglais n'ont pas seulement une origine commune, ils sont tous deux des peuples commerçants avec des lois similaires. Ainsi parvient-il à légitimer la complicité qui se développe à Calcutta, mais aussi plus généralement dans l'ensemble des territoires conquis, entre une partie des élites britanniques et indiennes, jetant les bases d'un syncrétisme, sans lequel les Britanniques n'auraient d'ailleurs pu administrer si durablement tout le sous-continent indien⁹¹.

Il reste que dans toute l'historiographie qui traite de William Jones, on se penche peu sur le processus par lequel il arrive à formuler des thèses si originales et surprenantes aux yeux des Européens de l'époque. Après tout, le propre des coups de génie c'est qu'ils ne s'expliquent pas ! Mais pour qui est familier des théories politiques et linguistiques de l'époque moghole, la similitude frappante entre celles-ci et les thèses de Jones ne peut pas passer inaperçue. Comme le montre l'historien Muzaffar Alam, il existe depuis au moins le XVI^e siècle des traditions soufies susceptibles de fournir des bases doctrinales pour une synthèse religieuse et une fusion culturelle entre l'islam et l'hindouisme. À partir du règne de l'empereur Akbar (règne : 1556-1605), ces courants gagnent en influence et œuvrent pour une légitimation des formes syncrétiques de gouvernement et de société. Ce qui est frappant, c'est que ces idéologues raisonnent à partir des analyses linguistiques comparées⁹².

Vers le milieu du XVIII^e siècle, le poète, lexicographe et linguiste Siraj al-Din 'Ali Khan Arzu (décédé en 1756) écrit *Muthmir*, un traité détaillé sur le persan dont il analyse les liens avec le sanskrit en déployant le même raisonnement que Jones emploiera dans son discours. Ce texte connaît une grande circulation et il existe des indices sérieux pour supposer que les collaborateurs de Jones en ont connaissance, supposition fortement défendue récemment par Mohamad Tavakoli-Targhi⁹³. En effet, les lettrés persanisés de l'Empire moghol reçoivent une formation dans les grandes théories politiques y compris celles légitimant un syncrétisme entre l'islam et l'hindouisme. Il faut aussi remarquer que les ethnographies islamiques et les classifications des peuples dans les grands empires musulmans s'inspirèrent des mêmes mythes bibliques que ceux à l'œuvre dans les recherches de Newton, Bryant et Jones.

Mais Jones n'applique pas simplement des théories courantes qui circulent parmi ses collaborateurs. Comme nous l'avons vu, il les confronte aux théories européennes et tente de créer une grande carte des familles humaines. Dans les discours anniversaires successifs, il prend les nations les unes après les autres et les passe au prisme de ces outils linguistiques comparatistes et critères culturels qu'il a retenus pour conclure que Perses, Indiens, Romains, Grecs,

91. Pour une analyse plus détaillée des travaux « orientalistes » de William Jones en Inde, voir K. RAJ, *Relocating Modern Science, op. cit.*, chapitre 3.

92. Muzaffar ALAM, *The Languages of Political Islam*, Chicago, University of Chicago Press, 2004, notamment p. 91-98.

93. M. TAVAKOLI-TARGHI, *Refashioning Iran, op. cit.*, p. 26-28

Goths, Égyptiens, Chinois et Japonais ont une origine commune, tous descendants de Cham ; Juifs, Arabes, Assyriens et Abyssiniens appartiennent à la famille de Sem ; enfin, les Tartares et autres nomades (incluant les Amérindiens) forment une troisième branche issue de Japhet. Les trois branches de la famille humaine ont leur origine dans un seul pays – que Jones identifie comme l'Iran – pour peupler la terre entière⁹⁴. Sans cette rencontre interculturelle organisée dans le cadre urbain de Calcutta de la fin du XVIII^e siècle, il est difficile de concevoir l'émergence des théories linguistico-ethnologico-généalogiques de Jones.

* * *

Au total, il n'est pas inutile de revenir sur les limites de l'enquête et d'en souligner aussi les choix méthodologiques. Loin d'être exhaustive, la démonstration a dû laisser de côté l'activité botanique, zoologique, mathématique, astronomique, pourtant largement présentes à Calcutta. On n'a pas non plus évoqué les réseaux d'intermédiaires⁹⁵, ni les autres acteurs européens qui participent à l'élaboration de ce laboratoire urbain, les Écossais par exemple ou les missionnaires (baptistes et autres). Quant à la question des savoirs juridiques, évoquée dans la première partie, on l'a laissée ouverte, en attendant de pouvoir mener une étude approfondie des archives des cours de justice de Calcutta.

Plutôt qu'un inventaire des activités scientifiques qui se déploient dans Calcutta, on a cherché à privilégier et à pointer différentes questions. En premier lieu, ce détour par Calcutta permet d'esquisser une autre manière de faire l'histoire des sciences modernes, en empruntant le chemin de la mondialisation. Il est en effet possible d'écrire une histoire spécifique des villes « coloniales » qui refuse et le modèle diffusionniste et son pendant agonistique qui vise à privilégier les « chocs de civilisations ». Cette histoire doit chercher à respecter la liberté d'action (« *agency* ») des acteurs et leurs stratégies de négociation avec les forces en présence. Dans le cadre d'une histoire des savoirs, elle permet de scruter leur construction dynamique à une époque charnière, au moment où l'Europe monte en puissance mais n'a pas encore établi sa suprématie, quand les jeux sont encore (un peu) ouverts, et que la science moderne ne se conçoit pas encore comme purement « occidentale ». Dans cette perspective, les théories de Jones ne doivent pas être interprétées comme une simple diffusion ou une simple appropriation de théories indigènes. Elles n'existent qu'à travers la rencontre et l'échange. On est ainsi frappé par les similitudes entre ses théories et celles qui circulent déjà dans le sous-continent et en Iran, comme le démontrent avec force Tavakoli-Targhi et Alam. Ce n'est qu'en abordant l'histoire des sciences dans le cadre

94. Voir Maurice OLENDER, *Les langues du paradis. Aryens et Sémites, un couple providentiel*, Paris, Gallimard/Le Seuil, 1989 ; George W. STOCKING Jr., *Victorian Anthropology*, New York, Free Press, 1987 ; et Thomas R. TRAUTMANN, *Aryans and British India*, Berkeley & Los Angeles, University of California Press, 1997.

95. Pour les réseaux d'intermédiaires qui fournissent la ville en nouvelles et autres informations provenant du reste du sous-continent, voir C. A. BAYLY, *Empire and Information*, *op. cit.*, p. 56-96.

urbain, c'est-à-dire dans le contexte où ces interactions ont lieu, que l'on prendra la mesure du rôle des institutions qui les fécondent. En prenant au sérieux les acteurs et la matérialité de ces circulations, on pourra donner corps à la transmission des idées et à leur réappropriation dans de nouveaux contextes.

Partant, la ville apparaît à la fois comme un carrefour où s'entrecroisent une myriade de réseaux, mais aussi comme un lieu où les savoirs s'ordonnent, se structurent par leurs mises en forme institutionnelles. La ville s'offre comme un opérateur de hiérarchisation des savoirs. Cependant, cette proposition ne vise pas à rétablir une vision structuraliste de l'urbain. Elle entend plutôt le saisir comme un espace de contraintes et de possibles. En ce sens, cette approche pointe aussi les insuffisances d'une démarche qui juxtapose tout simplement l'état des pratiques de part et d'autre de la rencontre⁹⁶. La rencontre interculturelle s'établit à la fois comme événement et comme processus inscrit dans la durée, où l'évolution conjoncturelle des conditions et institutions fournit le cadre par rapport auquel les acteurs doivent conduire les stratégies et les savoirs. Le contexte urbain et les institutions juridiques sont constitutifs de la construction des savoirs et en même temps refaçonnés par ceux-ci. À ce prix, la ville permet de voir, savoir et rendre intelligible le monde : elle permet de penser le monde depuis Calcutta. C'est en ce sens, sans doute, que Calcutta mérite pleinement l'appellation de « ville-monde ». Par son effet de décentrement par rapport aux espaces européens et atlantiques, elle invite à déplacer à la fois géographiquement et chronologiquement les questionnaires classiques⁹⁷.

Kapil RAJ
Centre Alexandre Koyré
 EHÈSS
 105 boulevard Raspail
 75006 Paris
 kapil.raj@ehess.fr

Résumé / Abstract

Kapil RAJ

Régler les différends, gérer les différences :

dynamiques urbaines et savantes à Calcutta au XVIII^e siècle

Créée de toutes pièces à partir de 1690 par la Compagnie anglaise des Indes orientales, Calcutta va se transformer en à peine un siècle en la deuxième ville de l'Empire britannique. Durant la même période, elle émerge aussi comme une des capitales mondiales des sciences. Zone de contact entre

96. cf. C. A. BAYLY, *Empire and Information, op. cit.*, qui a l'inconvénient en plus de concevoir les rapports entre Européens et Asiatiques comme étant fondés purement sur les relations personnelles sans rapports hiérarchiques ni institutionnels.

97. Je tiens à remercier Luc Berlivet, Jacqueline Carroy, Yves Cohen, Marie Fourcade, Catherine Jami, Antoine Lilti, Geneviève Massard-Guilbaud, Marie-Vic Ozouf-Marignier, Claude Markovits, Arjoun Raj, Antonella Romano, Carmen Salazar-Soler, Simon Schaffer, Sanjay Subrahmanyam, Mary Terrall et Stéphane Van Damme. Sans leurs commentaires, corrections et suggestions, ce travail n'aurait pu aboutir.

cultures européennes et asiatiques, Calcutta fournit un exemple de choix pour étudier à nouveaux frais la co-construction urbaine et savante : c'est le brassage des pratiques et savoirs — commerciaux, juridiques, religieux, philosophiques et administratifs — organisé notamment dans le cadre de l'administration de la justice qui joue, dans un contexte de pratiques hétérogènes, un rôle crucial dans l'émergence de Calcutta comme capitale savante à l'échelle mondiale à la fin du XVIII^e siècle. Par son effet de décentrement par rapport aux espaces européens et atlantiques, cette étude invite à déplacer à la fois géographiquement et chronologiquement les questionnaires classiques.

MOTS-CLÉS : Asie du Sud, XVIII^e siècle, zones de contact, colonialisme, urbanisation, cosmopolitisme, droit, science, ethnologie biblique, William Jones ■

This article explores the history of the first century of Calcutta's existence, from a swampy village of mud-huts in 1690 to the second most-important city of the British empire at the end of the 18th century. During the same period, Calcutta also emerged as a world-renowned centre of scientific knowledge making in botany, geology, geodesy, map-making, geography, history, linguistics and ethnology. Calcutta thus provides an excellent case study of the co-construction of knowledge and urbanity in the early-modern context of globalisation. As a contact zone between different ethnic, professional and religious communities, each with their specific knowledge practices, this article shows that it is through the legal management of difference in this cosmopolitan context that new knowledges are produced in this city. It thus seeks to deparochialise the current focus on cosmopolitanism and early-modern knowledge formation from the European and North Atlantic worlds.

KEYWORDS : South Asia, 18th century, contact zones, colonialism, urban history, cosmopolitanism, law, science, biblical ethnology, William Jones